

Les unités sémantiques et leur arrangement dans la phrase

Carl EBELING
Université d'Amsterdam

LE THÈME DE MON EXPOSÉ regarde la syntaxe, mais c'est la syntaxe considérée d'un point de vue peu usuel, bien qu'issu des maximes de l'École de Prague. A mon avis, l'œuvre de Ferdinand de Saussure est et reste le commencement de toute étude sérieuse du langage dans son aspect synchronique.

Pour rendre claire ma manière de voir j'analyserai un exemple extrêmement élémentaire que tous les élèves d'une école primaire hollandaise, pourvu qu'ils soient de mon âge, se rappellent sans doute. Une des premières phrases françaises était *Mon oncle fume sa pipe*. Plus tard, l'enseignement offrait aussi une analyse grammaticale de cette phrase : *mon oncle* est le sujet, *fume* (ou bien *fume sa pipe*) est le prédicat, et ainsi de suite. De cette façon l'analyse établit des relations entre les parties de la phrase. Mais il y a une question qui reste sans réponse dans cette analyse traditionnelle, c'est la question de savoir ce qu'elles sont, les parties de la phrase. La réponse la plus simple est: évidemment, ce sont des mots. Mais alors, qu'est-ce qu'il faut comprendre par ce terme ? Les mots sont des signes dans le sens que leur a donné F. de Saussure, c'est-à-dire des unités à double face, constituées d'un signifiant et d'un signifié. Etant donnée cette conception du signe, il s'ensuit qu'il y a deux syntaxes, parce que les relations sur le plan de la forme sont d'une autre nature que celles du plan du contenu. Pour les signifiants il n'y a que trois types d'arrangement: l'ordre linéaire (*mon oncle précède fume*), la distribution sur l'échelle de l'intensité, et la participation dans la formation du contour intonatif. Chacun de ces arrangements apporte sa contribution à la signification de la phrase. De l'autre côté, le rapport entre sujet et prédicat, ainsi que toutes les autres relations qui ressortissent à l'analyse en parties de la phrase, sont d'ordre sémantique. Or, le but de mon exposé est de démontrer que le plan sémantique d'une phrase peut être décrit comme une espèce de mosaïque où les pièces constituantes sont les significations des

morphèmes (des monèmes, selon la terminologie d'André Martinet). J'appelle ces pièces « particules sémantiques »; il y en a une, ou, plus rarement, deux ou trois, pour chaque morphème. Ces particules sémantiques et leur arrangement déterminent le contenu de l'énonciation.

Donc il s'agit de relations entre des signifiés, entre des concepts qui se sont formés sur la base de perceptions sensorielles. On peut commodément noter le signifié qui est contenu dans le signe *chien* par le même mot « chien » mis entre guillemets. Ce « chien » peut être paraphrasé comme “appartenant à un ensemble d'entités chacune desquelles possède toutes les qualités qui sont indispensables pour justifier l'emploi non-métaphorique du mot chien”. Ainsi il y a pour chaque morphème un ensemble de référents appropriés. Dans une conversation concrète, le destinataire de l'information cherche parmi les référents appropriés — qui ne sont que des référents potentiels — celui que le locuteur doit avoir en vue.

Une construction comme *un beau chien* exige la recherche de trois référents, un référent pour chaque mot, mais cette recherche est facilitée par un élément d'information de plus, également fourni par la construction, c'est-à-dire l'information d'après laquelle les qualités qui sont évoquées par les trois mots doivent être localisées dans le même objet (le même animal). Puisque les voies qui conduisent des particules sémantiques aux référents envisagés se rencontrent dans le même point, je dirai que ces particules sont « convergentes », qu'elles appartiennent à la même “couche” du complexe sémantique. Dans la notation que je veux proposer, j'écris chaque couche sur une ligne séparée. Comme tous les éléments d'une même couche se rapportent au même référent, il va de soi que, dans *mon oncle fume sa pipe*, les éléments « oncle » et « pipe », étant « divergents », se trouvent dans des couches différentes :

« oncle
pipe »

Après l'introduction de la notion de couche, il faut spécifier les rapports qui existent entre les éléments à l'intérieur d'une couche, les rapports de convergence. Analysons le groupe nominal *deux très beaux chiens*. Si l'on isole, indépendamment l'un de l'autre, l'ensemble des chiens et celui des belles choses, l'intersection de ces deux ensembles n'amène pas toujours à l'interprétation correcte de la construction *beau chien*, car la beauté d'un chien ne serait pas très séduisante, par exemple, dans une jeune fille, et vice versa. C'est le problème bien connu de la grande souris qui est plus petite qu'un petit éléphant. En d'autres termes, il faut prendre d'abord tous les chiens et ensuite sélectionner parmi eux

les beaux exemplaires, car beau en ce cas-ci signifie “beau selon les normes canines”. J'appelle la relation en question « convergence limitante ordonnée », et ma notation sera « chien — beau », où l'ordre des éléments est essentiel. C'est, à mon avis, cet état de choses qui est à la base du sentiment intuitif d'après lequel les substantifs et les adjectifs sont des parties du discours incommensurables (bien qu'il y ait des cas où les deux classes tendent à se confondre, par exemple, *une fausse maigre*).

La particule sémantique contenue dans *très* a assurément trait aux chiens, mais pas directement. Ce ne sont pas les chiens qui sont intensifs, prononcés, ou fortement présents, mais une qualité des chiens, leur beauté. J'indique cette relation (« gradation ») par un autre signe « chien — beau > très ». Ce nouveau signe charge le lecteur de tirer de l'élément qui précède une abstraction (une qualité qu'on se représente comme une entité), et d'interpréter la relation entre celle-ci et l'élément qui suit comme une convergence. Quant à la notation, j'admets qu'il serait plus conséquent de réserver une couche spéciale pour « très » (c'est-à-dire en introduisant un élément auxiliaire « beauté »). Pour la simplification proposée je n'ai que des raisons pratiques. Chaque signe relationnel porte en soi une consigne pour la lecture. Ainsi “—” rapporte l'élément qui suit à tout ce qui précède dans la même couche, tandis que “>” ne le rapporte qu'à la particule qui précède immédiatement. Cette pratique diminue la nécessité d'employer des parenthèses.

Avec le nom de nombre *deux* un autre problème surgit. La racine (morphème) *chien* ne contient aucune indication sur le nombre des chiens. (D'ailleurs il y a pas mal de langues où le nombre des substantifs ne s'exprime pas morphologiquement; même en français on trouve des cas où cette distinction n'est pas perceptible.) Donc la particule sémantique « chien » doit être interprétée comme “un ensemble de chiens”, étant donné qu'un ensemble peut consister non seulement en plusieurs éléments, mais aussi en un seul. Or, le problème que je viens de mentionner provient du fait que le sens « chien » se fonde sur les qualités d'un seul chien, par exemple “quadrupède”, et que ces qualités évidemment ne s'accordent pas avec un groupe de deux chiens dans sa totalité. Dans ma notation, la relation qui en résulte est indiquée par le signe “/” : « chien / deux », où « deux » est lu comme “composé de deux éléments”. A la gauche de ce signe on trouve les qualités d'un élément quelconque du groupe, à la droite les qualités du groupe entier. J'admets ici une seconde violation de la règle selon laquelle dans une couche ne se situent que des particules qui sont

convergentes au sens strict de ce terme. Encore une fois, la raison en est d'ordre pratique.

De la même façon j'écris « chien / plur » pour *des chiens*, et « chien / sing » pour *un chien*: dans ce dernier cas on aura à la gauche un ensemble à un élément. En convenant que le signe “/” se rapporte à tout ce qui précède, on peut de nouveau se passer de parenthèses.

Avec les quatre éléments sémantiques qui correspondent aux quatre morphèmes de la construction *deux très beaux chiens* l'analyse n'est pas encore complète, parce qu'il y a une particule sémantique pour laquelle un tel soutien dans la forme fait défaut, à moins qu'on ne veuille parler d'un « signe zéro », ou bien, plus exactement, d'une « forme zéro ». On découvre cette forme zéro quand on compare la construction en question avec la suivante : *les deux beaux chiens*. L'article défini présente une chose dont le locuteur présuppose que la personne à laquelle il s'adresse est en état d'établir l'identité. L'article indéfini (ou, dans le cas donné, l'absence d'article) en est la négation. Donc la formule complète sera

« chien — beau > très / deux — indéfini ».

La formule se lit de gauche à droite : les intersections doivent se produire dans l'ordre ainsi indiqué.

Jusqu'ici je n'ai parlé que des rapports convergents. Les relations dites « divergentes » sont effectuées par des morphèmes spéciaux. Ainsi le morphème *fum-* dans la phrase *mon oncle fume sa pipe*, où le verbe est employé transitivement, exprime une relation entre deux entités. Cela veut dire que les référents appropriés de *fum-* forment un ensemble de paires, où chaque paire consiste en une personne qui fume et la chose qu'elle fume, de sorte qu'il y a une seule particule sémantique qui est répartie sur deux couches. Dans la notation je mets les deux parties — que j'appelle « valences » — entre crochets, et je les place l'une au-dessus de l'autre dans une colonne :

« [x; x fume y]
[y; x fume y] ».

Bien entendu, on peut utiliser des descriptions plus simples, par exemple :

« oncle [fumant]
 [fumé] pipe ».

L'emploi transitif du verbe *fumer* offre ainsi un exemple d'un acte à deux actants (participants), et, en conséquence, d'une particule sémantique bivalente. Le nombre des valences n'est pas toujours restreint à deux: *donner* est trivalent, « x donne y à z ». Les prépositions fournissent d'autres cas de plurivalence. Ainsi, *sous* implique également deux objets, et, donc, est bivalent.

Dans la phrase *mon oncle fume sa pipe*, « oncle » et « fumant » sont convergents, mais il n'y a pas de convergence limitante (qui serait indiquée par “—”), parce que la personne est identifiée suffisamment par les mots *mon oncle*. L'élément « fumant » ne contribue plus rien à l'identification. En d'autres termes, « fumant » n'oppose pas l'oncle à un autre oncle, comme c'est le cas de l'adjonction de *mon*.

A cet égard la construction *mon oncle fume* est comparable à la légende sous une photo dans un album qui dit *mon oncle fumant sa pipe*. Dans les deux cas, l'oncle n'est pas distingué d'un autre oncle par le fait qu'il fume, mais de lui-même à d'autres moments de sa vie, comparez *mon oncle dort*, *mon oncle dormant*. Pour le texte de l'album il y a une relation de « limitation temporelle », et je note

« oncle ~ [fumant] »,

ce qui signifie, à peu près, “mon oncle tandis qu'il fumait”. Mais, à part cela, il y a une différence fondamentale entre les deux constructions : *mon oncle fumant* est une construction endocentrique, c'est-à-dire non seulement « oncle » et « fumant » sont convergents, mais aussi la construction dans sa totalité, tandis que la phrase *mon oncle fume* dans sa totalité n'est convergente ni avec « oncle », ni avec « fumant »; la phrase évoque l'image d'un état de choses, un événement, un fait. La combinaison de sujet et prédicat engendre une couche additionnelle. J'indique la relation en question — que j'appelle « nexus » — par un signe complexe dont les composantes se trouvent dans deux couches différentes :

$$\begin{array}{l} \text{“ } \Sigma \quad \text{par exemple } \ll \Sigma \\ \text{= ”} \quad \quad \quad \text{oncle = [fumant] } \gg \end{array}$$

Cette formule peut être traduite comme “le fait que les particules sémantiques « oncle » et « fumant » se rapportent à la même personne”, tandis que « oncle » sert à identifier cette personne. Cette dernière information est fournie par l'ordre des éléments : « oncle » précède “=”.

La phrase *mon oncle fume sa pipe* comporte aussi une particule sémantique exprimée par une forme zéro car la forme verbale finie *fume* est opposée à *fumait, fumera, etc.*, et, grâce à cette opposition, contribue l'élément « présent ». Comme je n'ai rien à ajouter à la définition qu'en donne Henry Schogt dans son livre *Le système verbal du français contemporain*, La Haye, Paris (Mouton) 1968, je me borne à la citation suivante (p.32) :

Le présent rapporte un événement ou une situation [...], qui renferme (ou qui est identique à) le moment connu le plus central [...]. Sans contexte spécial ce moment est le moment de la parole. Quand il s'agit d'une situation, cette situation est caractérisée intégralement par l'état de choses rapporté, ou bien se compose d'une série indéterminée d'événements ou de situations identiques (pour ce qui est de la caractérisation) et des intervalles intermédiaires.

Pour établir la relation de cet élément avec le reste de la phrase, il faut d'abord faire une distinction. La formule

« Σ
oncle = [fumant] »

représente une situation où l'oncle est effectivement en train de fumer. J'ai appelé cette situation, en anglais, « narrated event », « événement narré ». Mais, comme il ressort de la définition donnée, la phrase peut relater une période qui contient une série d'actes de fumer ainsi que des intervalles intermédiaires, une période que j'ai appelée « narrated period », « période narrée ». C'est pourquoi je crois que la notation correcte sera « Σ / présent », avec, à la gauche du signe, la description d'un seul événement, et, à la droite, une caractérisation de la période dans sa totalité.

Pour tous les signes relationnels que j'ai proposés jusqu'ici, la lecture avance de gauche à droite et de haut en bas d'une telle manière que l'interprétation de ce qui suit est toujours influencée par ce qui précède. Mais dans la couche inférieure de

« [fumant]
[fumé] pipe »,

cette influence s'effectue dans une direction inverse, de droite à gauche (comparez, par exemple, *percevoir un bruit* et *percevoir un fumet*). Néanmoins, cette inversion n'affecte pas l'ordre de la lecture en général, parce que *fumer une pipe* est une construction endocentrique. Ce

contraste avec la direction de l'interprétation exige un nouveau signe pour la relation; j'écris :

« [fumant]
[fumé]; pipe / sing — indéfini ».

Remarquez que, si j'ai dit tout à l'heure que, à cause de “/” et “—”, « sing » et « indéfini » se rapportent à tout ce qui précède dans la même couche, leur portée ne dépasse pas le signe “;”. Un pareil contraste apparaît toujours quand il s'agit de divergence spécifiée, c'est-à-dire quand la divergence est réalisée au moyen d'une particule sémantique plurivalente, par exemple, une préposition :

sous la table : « [x; x est au-dessous de y]
[y; x est au-dessous de y] ; table ».

Cela m'amène à la dernière question dont je voudrais traiter. Il semble possible d'analyser *mon oncle* ainsi :

« oncle — [x; x est apparenté à y]
[y; x est apparenté à y] ; moi ».

Seulement, cette analyse ne serait pas correcte, parce que *mon oncle* peut se référer aussi à un oncle dont le locuteur n'est pas le neveu ou la nièce, par exemple, au portrait de l'oncle d'autrui que le locuteur a dessiné. Bref, étant donnée l'expression *mon oncle*, une relation de parenté entre l'oncle et le locuteur n'est pas absolument nécessaire. La conclusion est que la divergence n'est pas spécifiée dans cette construction française. Je note la divergence non-spécifiée par une flèche combinée avec un signe de convergence :

« oncle
↓
— moi ».

Laissant de côté l'intonation, je donne maintenant l'analyse complète de *mon oncle fume sa pipe* :

« Σ / présent

oncle / sing = [x; x fume y]

↓

— moi

[y; x fume y] ; pipe / sing

↓

— lui ».

On pourrait ajouter encore force détails, qui ne changeraient que peu de choses dans le tableau général (voir mon (1978) *Syntax and Semantics*. Leyde, Brill). Le but de l'analyse syntaxique sera atteint quand la formule obtenue délimite exactement tous les référents appropriés de la phrase analysée. Bien entendu, le résultat dépendra dans une large mesure des définitions des particules sémantiques, mais c'est là une autre question.

La grammaire qui découle de cette conception sémantique de la syntaxe est générative (comme, d'ailleurs, tous les manuels pratiques et scolaires, dont l'objet est de fournir des règles pour construire des phrases acceptables). Elle ressemble extérieurement à la grammaire transformationnelle, qui commence par $S \rightarrow NP + VP$, mais elle diffère de celle-ci par le contenu de cette règle. Pour la grammaire transformationnelle, les S, NP, VP sont des symboles vides, et, conséquemment, de même est vide la relation entre NP et VP. Dans la grammaire envisagée ici, le S initial est remplacé par un « communicandum », c'est-à-dire par l'image que le locuteur a l'intention d'évoquer dans l'esprit d'autrui. Au lieu de NP + VP, sans relation indiquée, on aura

$$\Sigma \\ NP = VP,$$

et ainsi de suite. La notation que j'ai proposée offre automatiquement une analyse en constituants immédiats (immediate constituents).

La transformation de la notation sémantique en une chaîne de mots est moins intéressante : un ordinateur saurait accomplir ce travail sans trop de difficultés.